
Partie II

Carte linguistique
de l'Afrique

D. Dalby

Bien que sa densité de population soit inférieure à celle du monde pris dans son ensemble¹, l'Afrique présente une complexité linguistique plus grande que tous les autres continents². C'est pourquoi, à ce jour, il n'existe aucun levé détaillé de la carte linguistique du continent africain, alors que les historiens, et bien d'autres, en ont un si grand besoin. La carte ethnodémographique de l'Afrique dressée par l'Union soviétique est probablement celle qui s'en rapprocherait le plus à ce jour^{2bis}, bien qu'elle pêche par manque de clarté: les distinctions linguistiques et ethniques y sont assez confuses; elle est surchargée de données démographiques et «ethnolinguistiques»; en outre, tous les noms africains sont transcrits en caractères cyrilliques. Les autres cartes du continent, qui indiquent les groupes ethniques plutôt que les groupes linguistiques, sont en général beaucoup trop simplifiées pour avoir quelque valeur scientifique³.

On ne peut évidemment pas éviter un certain excès de simplification lorsqu'on tente de donner une image d'ensemble de la répartition des langues

1. Tout en occupant environ 20% de la surface terrestre totale du monde, l'Afrique représente un peu moins de 10% de la population mondiale totale.

2. La Nouvelle-Guinée (qui ne représente guère plus du quarantième de la surface totale de l'Afrique) possède un degré de complexité linguistique égal, voire même supérieur, à celui du continent africain; mais nulle part au monde, il n'existe de zone de «fragmentation» linguistique aussi importante, par l'étendue géographique, que la région de l'Afrique située au sud du Sahara.

2bis. Narodni Afriki, Moscou, 1960. Voir aussi Karta Narodov Afriki, Moscou, 1974.

3. Par exemple, «Tribal map of Africa» in G.P. MURDOCK, 1959, ou «Map of the tribes and nations of modern Africa» de Roy LEWIS et Yvonne FOY, publiée par le *Times* au début des années 1970.

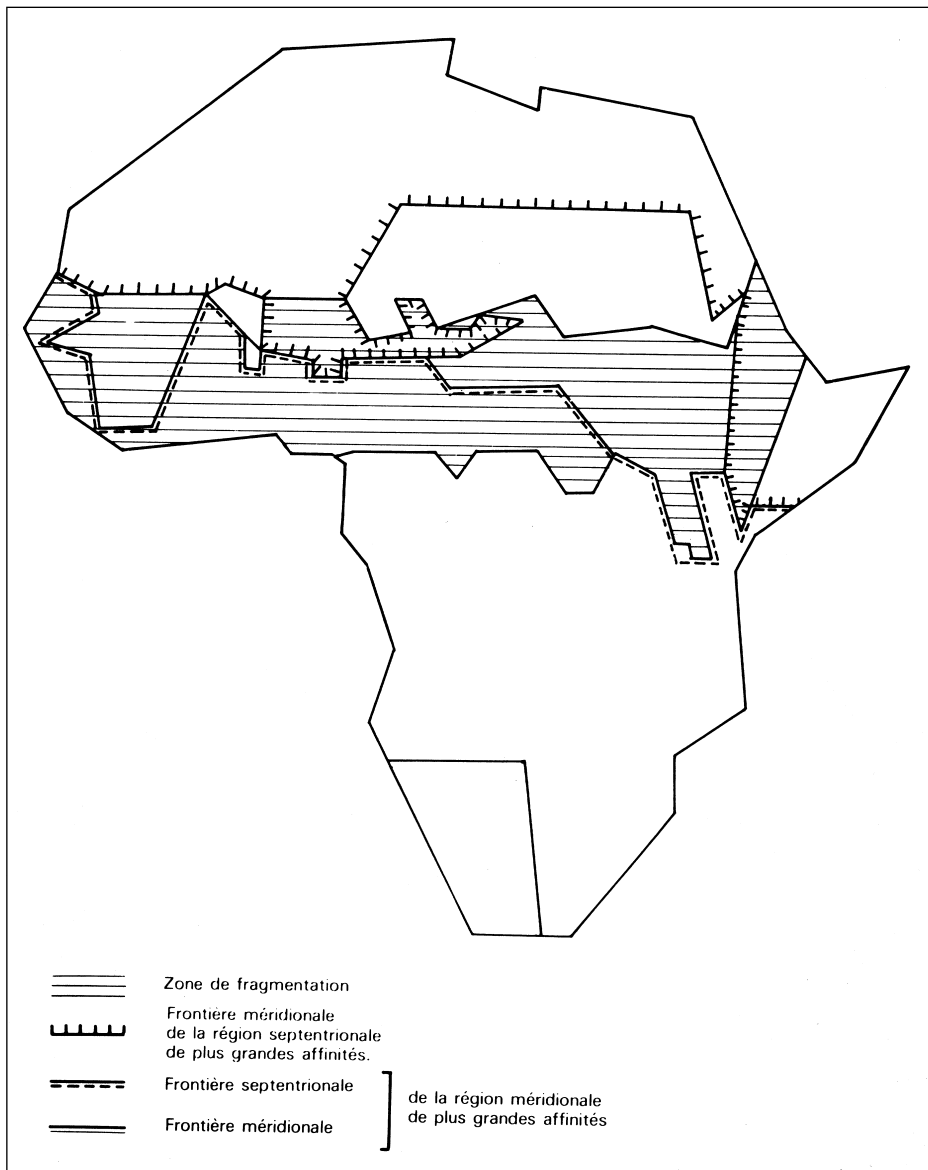


Schéma explicatif de la carte linguistique de l'Afrique.

sur le continent africain et des rapports qui existent entre elles. Pour qu'une carte puisse être d'une exactitude absolue, il faudrait que chaque habitant du continent africain y soit représenté par un point lumineux isolé; celui-ci s'y déplacerait en même temps que la personne elle-même et, en s'allumant, il faudrait qu'il puisse prendre jusqu'à 2 000 nuances différentes selon la langue que la personne considérée parlerait à cet instant précis. Puisqu'il est matériellement impossible de dresser une telle carte, nous devons nous contenter d'un document qui, sans être parfait, sera, il faut l'espérer, plus détaillé et plus exact que ceux dont on a disposé jusqu'à présent. Depuis dix ans, on travaille à l'établissement d'une carte de l'Afrique spécifiquement linguistique (par opposition avec la carte ethnique) et le présent article a pour objet de souligner les aspects de cette œuvre qui se rapportent à l'histoire de l'Afrique⁴

Sous des dehors techniques, l'étude comparée des langues africaines n'en a pas moins été fréquemment réalisée d'une manière par trop simpliste. On a tendance à admettre que la carte linguistique complexe d'aujourd'hui est issue d'une carte linguistique ancienne beaucoup plus simple et que les rapports linguistiques peuvent s'exprimer sous forme d'« arbres généalogiques » se subdivisant selon une hiérarchie descendante de niveaux (« familles », « sous-familles », « branches », etc.). L'idée que les centaines et les centaines de langues modernes de l'Afrique pouvaient remonter en un ordre ascendant régulier à quelques « langues-mères » a conduit les spécialistes de la linguistique comparée à envisager tous les rapports possibles des langues africaines, même les plus éloignés, avant d'en établir les rapports immédiats sur une base solide. Cela a amené les linguistes à s'attacher essentiellement au processus historique de la divergence des langues ayant une origine présumée commune et à négliger le processus de convergence des langues n'ayant aucune parenté les unes avec les autres, ou de la reconvergence des langues apparentées les unes aux autres. Les conséquences fâcheuses de cette approche se sont encore aggravées du fait que les classifications prétendument historiques auxquelles on a abouti en procédant ainsi ont également servi de cadres de référence (non seulement pour les langues, mais même pour les populations de l'Afrique) et que, par voie de conséquence, elles ont influé indûment sur la pensée des historiens de l'Afrique.

Il convient donc avant tout de démêler l'imbroglio de la carte linguistique de l'Afrique, en la réduisant à ses composantes les plus simples, à savoir : d'une part, les groupes linguistiques ayant entre eux des liens étroits et

4. *Language map of Africa and the adjacent islands*, dont l'établissement a été entrepris par la School of Oriental and African Studies et l'International african institute. Cette carte a pour objet de montrer la répartition actuelle et les rapports linguistiques des langues « maternelles » ou « premières », à l'échelle de 1:5 000 000; sur cette carte figurent également les régions de plus grande complexité linguistique à l'échelle de 1:2 500 000 et 1:250 000. L'International African Institute procède actuellement (1977) à la publication d'une édition provisoire contenant une liste systématique des langues africaines (en vue d'une édition définitive, qui sera publiée ultérieurement par Longmans).

des rapports d'ensemble et possédant une unité externe ainsi qu'une unité interne⁵ (unités complexes); d'autre part, des langues distinctes qui ne peuvent rentrer dans aucun de ces groupes (unités simples). Cette manière de procéder révèle une des caractéristiques importantes de la carte linguistique qui a été masquée par les classifications antérieures, à savoir que, sur un total d'environ 120 unités simples et complexes dans toute l'Afrique, plus d'une centaine sont totalement confinées à une seule zone qui, s'étendant à travers toute l'Afrique, va de la côte du Sénégal, à l'ouest, jusqu'aux hautes terres de l'Ethiopie et de l'Afrique orientale à l'est⁶. Si l'on considère les diverses langues⁷ les 2/3 environ du total pour le continent africain sont parlées à l'intérieur de cette zone, qui s'étend sur environ 5 600 kilomètres de long, mais qui n'a pas plus de 1 100 kilomètres de large en moyenne. Cette zone longe le désert saharien et, vu sa situation géographique et sa complexité linguistique, on peut, par commodité, l'appeler *zone de fragmentation* sub-saharienne. Les limites peuvent en être déterminées selon la géographie physique et linguistique; en gros, au nord, elle confine aux étendues désertiques, à l'est, aux contreforts montagneux, au sud, à la lisière de la forêt et, à l'ouest, elle se termine à la côte atlantique. Les régions de fragmentation maximale, du point de vue de la géographie physique, sont situées le long des franges de la « zone de fragmentation » au nord-est, au centre et à l'ouest de celle-ci, à l'extrémité méridionale de la corne de l'Afrique orientale et dans un bloc qui couvre une grande partie de l'Afrique occidentale. Du point de vue des relations structurales et lexicales d'ensemble, la région la plus fragmentée se trouve probablement située à l'intérieur et autour de l'extrémité de la corne de l'Afrique orientale, où des langues représentant les quatre « familles » africaines postulées par Greenberg sont toutes parlées dans un rayon qui ne dépasse pas 40 kilomètres. Dans ce cas, et dans celui des monts du Togo, du plateau de Jos, des hautes terres du Cameroun, des monts Nuba et des hautes terres de l'ouest de l'Ethiopie, il semble qu'il existe une corrélation entre les

5. Si une relation est établie entre les langues « A », « B » et « C », on peut considérer qu'elles ont une « unité interne ». Ce regroupement n'a toutefois aucun sens si les langues en question ne possèdent pas aussi une « unité externe », c'est-à-dire si la relation entre « A » et « B », entre « A » et « C » ou entre « C » et « B », est, dans chacun de ces cas, plus étroite qu'entre une quelconque de ces trois langues et toute langue qui ne fait pas partie de ce groupe.

6. Parmi celles qui restent, il n'y a pas moins de neuf unités qui comprennent des langues parlées sur les franges de la zone de fragmentation (ce qui exclut seulement les quelques unités « non bantu » du sud de l'Afrique et de Madagascar).

7. Dans le cas de nombreux groupes de formes du langage plus ou moins étroitement apparentées, seules des distinctions arbitraires peuvent être établies entre les « langues » et les « dialectes » des « langues ». Si l'on considère les groupes de formes du langage plus ou moins intelligibles comme des « langues » distinctes, le total pour l'Afrique sera de l'ordre de 1 250. Si l'on considère chacune des formes du langage comme une langue en elle-même, là où elle apparaît comme telle à ses locuteurs et où elle porte un nom distinct, le total approche alors de 2 050. Si l'on appliquait cette dernière méthode à l'Europe, on considérerait le suédois, le norvégien et le danois comme des langues distinctes, mais, en suivant l'autre méthode, il faudrait les compter ensemble comme une seule langue. On propose, afin d'obtenir un « ordre de grandeur » pour le nombre des langues parlées en Afrique, de prendre la moyenne de ces deux évaluations, c'est-à-dire approximativement 1 650 langues pour l'Afrique, dont 1 100 environ (calculées par le même procédé) sont parlées à l'intérieur de la zone de fragmentation.

pays de montagne et un phénomène de fragmentation linguistique intense⁸. Il convient de remarquer aussi que les relations internes de certaines unités complexes, représentées par des langues rentrant dans la zone de fragmentation aussi bien que par des langues qui lui sont extérieures, sont de moins en moins nettes au point d'interpénétration de la zone de fragmentation⁹.

L'importance linguistique et historique de la zone de fragmentation a été masquée par la superposition d'un réseau de « familles » et de « sous-familles » linguistiques postulées par les linguistes européens et américains. Parmi celles-ci, par leur intérêt et leur valeur incontestable, deux des « familles » les plus importantes surclassent les deux autres grandes « familles » de la classification de Greenberg, voire plusieurs des « sous-familles » dans lesquelles on les avait traditionnellement « rangées ». Etant donné que le terme de « famille » implique un ordre de filiation de caractère humain ou biologique qui ne convient pas au phénomène du langage, on pourrait envisager de lui substituer le terme de « région de plus grandes affinités » pour désigner correctement chacune de ces deux familles, d'autant plus qu'elles occupent respectivement des régions plus ou moins contiguës du continent africain. La première de ces régions, la « *région septentrionale de plus grandes affinités* », est traditionnellement connue sous la dénomination de « hamito-sémitique » et, plus récemment, de « afro-asiatique » (Greenberg) ou « érythréenne » (Tucker). La seconde, ou « *région méridionale de plus grandes affinités* », a été appelée récemment « niger-congo » et « congo-kordofanienne » (Greenberg) ou « nigritique » (Murdock)¹⁰. Il n'y a eu aucune controverse au sujet de la validité générale de ces deux régions de plus grandes affinités, qui sont apparues aux linguistiques européens dès le XVII^e siècle¹¹ et, sans doute, aux observateurs africains depuis beaucoup plus longtemps. L'importance relative de ces deux régions de plus grandes affinités s'exprime par le fait qu'elles renferment *plus de 80%* des langues parlées en Afrique, la région méridionale de plus grandes affinités comprenant elle-même environ 66 % des différentes langues du continent. Selon la classification traditionaliste employée dans la carte linguistique existant actuellement, les langues de la région septentrionale de plus grandes affinités se répartissent au total en 17 unités simples et complexes (dont 12 comprises intégralement dans la

8. Comme point de comparaison intéressant, notons qu'il existe une « zone de fragmentation » analogue pour les langues indiennes de l'Amérique du Nord. Cette zone, essentiellement montagneuse, a près de 3 000 kilomètres de long et 300 kilomètres de large; elle s'étend parallèlement à la côte Pacifique, du sud de l'Alaska jusqu'à la frontière mexicaine et comprend une zone de fragmentation maximale au nord de la Californie (où des représentantes de six sur huit des grandes familles postulées pour les langues indiennes d'Amérique du Nord ont été localisées dans un rayon de 160 kilomètres environ).

9. A savoir, langues sémitiques, « couchitique » de l'est et bantu (y compris les langues « bantouïdes »).

10. La famille « congo-kordofanienne » de GREENBERG J.H. recouvre sa famille « niger-congo » plus un petit groupe de langues à classes ayant une parenté plus lointaine avec la famille kordofanienne. L'adjectif « nigritique » est un terme de classification plus ancienne repris par MURDOCK G.P. en 1959.

11. Voir l'étude de Greenberg dans le présent volume (p. 3): GREENBERG J.H. y souligne également que la relation entre le malgache et le malais avait été observée de la même manière au XVII^e siècle.

zone de fragmentation) et les langues de la région méridionale de plus grandes affinités en 58 unités simples et complexes (dont 57 comprises intégralement dans la zone de fragmentation¹²).

On a un motif déterminant de ne pas établir de niveaux intermédiaires dans les relations existant entre les zones fondamentales de plus grandes affinités à l'échelon du continent et les unités simples ou complexes à l'échelon relativement local. En effet, pour une raison encore indéterminée, ces niveaux intermédiaires dans les relations linguistiques s'imposent d'une manière beaucoup moins évidente et sont beaucoup plus difficiles à définir que les niveaux fondamentaux et immédiats. C'est ainsi que l'unité de la famille « ouest-atlantique » ou « Kwa » ou « Gur » ou « Bénoué-Congo », rentrant dans le cadre de la région méridionale de plus grandes affinités, ou l'unité de la famille « couchitique » ou « tchadienne » dans le cadre de la famille méridionale de plus grandes affinités n'a jamais été démontrée de façon péremptoire. Bien qu'on ait signalé voici quelques années cette importante faiblesse de la classification traditionnelle européenne et américaine des langues africaines¹³ ces niveaux intermédiaires de classification continuent à occuper une place importante dans les ouvrages spécialisés. Par certains côtés, on peut comparer le maintien de ces divisions arbitraires imposées à la carte linguistique de l'Afrique à l'histoire des divisions coloniales arbitraires imposées à la carte politique du continent africain.

Si Greenberg a rendu un grand service aux linguistes africains en attirant leur attention sur l'emploi arbitraire du terme « hamitique » pour désigner un certain niveau intermédiaire de la classification existante¹⁴ il porte malheureusement la responsabilité du maintien arbitraire de beaucoup d'autres. Des doutes avaient déjà été émis au sujet de plusieurs de ces niveaux¹⁵, mais, plus récemment, le professeur Stewart a publié un démenti encore plus net de la classification du groupe « Bénoué-Congo », la plus grande des « sous-familles » postulées par Greenberg.

« Un des résultats les plus importants de tous ces travaux récents sur les langues du groupe « Bénoué-Congo » a été de mettre en doute la validité de ce groupe en tant qu'unité génétique. On avait commencé par admettre sans discussion que Greenberg avait raison quand il prétendait que de nombreuses innovations communément acceptées pouvaient avoir valeur de preuves, alors qu'en fait il n'en avait cité qu'une seule: le mot qui veut dire "enfant". Toutefois, Williamson indique que, si l'on prend en considération les correspondances normales valables, on s'aperçoit que cette particularité n'est pas limitée aux langues du Bénoué-Congo et donc, ne constitue pas une

12. A l'intérieur de la région méridionale de plus grandes affinités, la seule unité complexe située (en grande partie) en dehors de la zone de fragmentation est le bantou. En revanche, cette unité complexe comprend à elle seule presque autant de langues (500 environ) que le total des 57 autres unités de cette région de plus grandes affinités.

13. Voir David DALBY, pp. 147-171 (en partie. 157-161).

14. Voir l'article de J. Greenberg dans le présent volume.

15. Voir D. DALBY, *op. cit.*, p. 160.

preuve convaincante; elle ajoute que, dans tout le volume I du *Benue-congo comparative wordlist*, il n'y a pas un seul exemple qui constitue une preuve convaincante.»¹⁶

Quand Stewart nous fait part des doutes conçus depuis longtemps au sujet de l'unité externe du Bénoué-Congo, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi les spécialistes de linguistique comparée ont tant rechigné à l'abandonner dans leur système de classification. Malheureusement, toute la leçon pratique du Bénoué-Congo semble avoir été perdue et — plutôt que d'abandonner ce niveau et d'autres niveaux non avérés dans sa classification intermédiaire — Stewart préfère perpétuer le schéma de Greenberg en amalgamant «Bénoué-Congo», «Kwa» et «Gur» (deux concepts également arbitraires) pour former une autre subdivision, arbitraire elle aussi, celle du «Niger-Congo» appelée maintenant «Volta-Congo»¹⁷. Il nous faudra sans doute attendre le résultat d'autres travaux de linguistique comparée avant que le «Volta-Congo» de Stewart soit élargi davantage de manière à y inclure tout le «Niger-Congo» ou la région septentrionale de plus grandes affinités, seul niveau fondamental d'unité externe et interne qui soit net et incontesté.

Il est à noter par les historiens que la très «large acceptation» de la classification standard de Greenberg repose en grande partie, en ce qui concerne le Niger-Congo, sur sa propre acceptation des «Gruppen» de Westermann ou «sous-familles» des langues de l'Afrique occidentale. Comme on l'a déjà souligné, Westermann *n'a pas* établi l'unité externe de ses «Gruppen»¹⁸, tandis que leur unité interne, manifeste, démontre seulement que les langues qui les composent appartiennent à la région septentrionale de plus grandes affinités.

S'il est vrai que les historiens ne doivent pas accepter sans réserve les classifications existantes des langues africaines, on ne saurait trop souligner l'importance de la carte linguistique de l'Afrique en tant que source d'information sur la préhistoire de ce continent. Des travaux beaucoup plus approfondis restent à entreprendre, et l'on attend la nouvelle génération des historiens des langues qui seront en même temps des locuteurs des langues africaines. Il seront en mesure de consolider les travaux préliminaires indispensables à la comparaison serrée et détaillée des langues voisines et étroitement apparentées. A partir de ce stade, il sera alors possible de revenir à l'interprétation stratégique plus large de l'ensemble de la carte linguistique de l'Afrique. Bien qu'elle possède une complexité linguistique plus grande que tous les autres continents, l'Afrique est tout à fait remarquable par le fait que, les deux tiers de ses langues se rattachent à une

16. J.M. STEWART, 1976, p. 6.

17. Il est assez ironique de constater que la seule «sous-famille» intermédiaire de la famille «Niger-Congo» de GREENBERG J.H. qui soit nette et incontestée est le Mandé. La netteté de cette division témoigne du fait qu'il s'agit bien là de la seule de ses «sous-familles» putatives dont l'appartenance fondamentale à la famille «Niger-Congo» ne soit pas elle-même mise en doute.

18. DALBY D., *op. cit.*

seule région de plus grandes affinités et que ces deux tiers diversement composés se limitent à la zone de fragmentation sub-saharienne. L'Afrique qui parle bantou est la seule région de ce continent qui ait déjà fait l'objet de discussions importantes sur l'interprétation préhistorique des données linguistiques. La clef de cette interprétation à l'échelon continental sera une meilleure compréhension, de notre part, des relations linguistiques à l'intérieur de la zone de fragmentation. Toutefois, on ne saurait sous-estimer l'ampleur de la tâche à accomplir.